

PARMI D'AUTRES (mais si emblématique !)

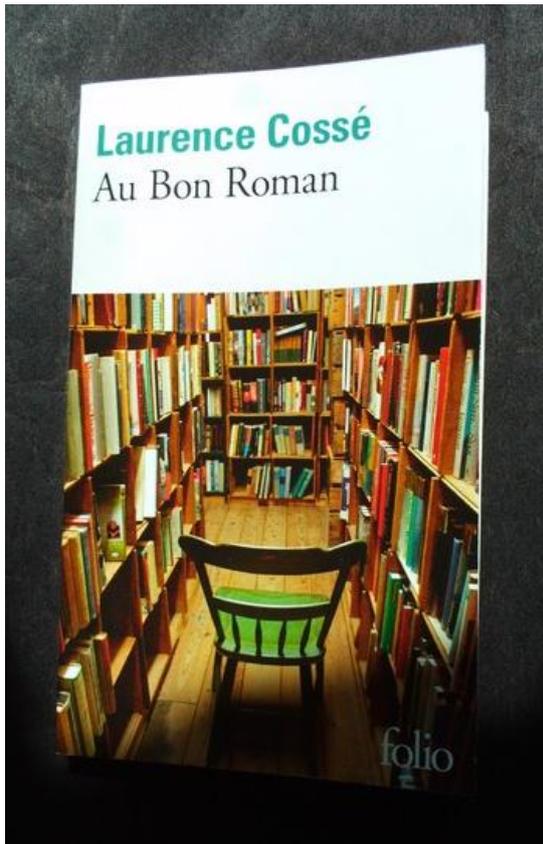
Pour illustrer la thèse du déclin (voire du déni) de qualité dans les textes publiés par de grands éditeurs, rien de tel qu'un exemple tiré de leur production. On en pourrait trouver pléthore, un seul suffit à la preuve.

On voudra bien m'excuser du travail de dissection qui va suivre : n'en déplaie à ceux, nombreux, qui, par paresse, veulent que l'art littéraire n'ait pas de règles à respecter et, confortable corollaire, que tout se vaille, la narration, le roman ont des lois à suivre, moins serrées, certes, que celles de la physique (sans lesquelles rien ne tiendrait), mais d'autant moins dérogeables qu'elles sont plus lâches.

Un texte, parmi d'autres, que j'ai jugé particulièrement révélateur de la thèse soutenue :

Au Bon Roman de Laurence Cossé (Folio, édition Gallimard 2009)

De ce livre, au titre alléchant, je n'attendais naïvement pas qu'il fût un chef d'œuvre, mais j'escomptais du moins qu'il en fût un, un bon roman tout simplement, sans, donc, qu'il y ait dans cette locution l'espoir d'une litote.



Le livre s'ouvre honnêtement sur deux crimes (qui ne vont pas jusqu'à attenter aux jours des victimes) et de sourdes menaces visant des membres d'un comité (délits dont le mystère est rapidement évanoui).

Mais très vite, apparaît une énorme erreur de construction du texte : l'histoire de la librairie (dont le catalogue s'appuie sur les avis de ce comité) nous sera relatée, enchâssée dans un entretien avec un officier de la « crim' ». Le policier Heffner entendra tout : les dialogues rapportés, les menus au restaurant et le menu détail à l'écoute invraisemblable de quoi il se prêle.

Signe avant-coureur de cette erreur de mauvais débutant : chapitre 7, Armel et Ivan se rencontrent à Rennes. Dans le dialogue, Ivan relate ce que lui a dit Paul, avec un niveau de détail incompatible avec le mode : discours et style direct.

Pour couronner cette erreur (on y sent la tentative d'une correction qui, de fait, la rend encore plus saillante), un narrateur apparaît parfois, émerge lentement, un « je »⁽¹⁾ dont on ignore d'abord tout, et à quel titre il se pose en instance de narration, et qui se révélera *in fine* être l'un des personnages : Anne-Isabelle, dite Anis. Ce boiteux artifice fait-il tenir la structure ?

Loi narrative des points de vue : un texte doit assurer la vraisemblance entre le narré et les points de vue dont il procède. A défaut, rester l'auteur omniscient, mais totalement effacé du procès narratif (cf. le roman balzacien).

Cette erreur de structure qui traverse le roman révèle la négligence de l'auteur, négligence qu'on retrouvera dans le détail, sous bien d'autres aspects. Voyons donc.

« Van la connaissait depuis des années, si l'on peut dire que l'on connaît quelqu'un qui vient vous acheter des livres cinq ou six fois par an, et l'avait toujours connue ainsi, [...] » (p. 70), c'est moi qui souligne ce segment incohérent, laissé là, semble-t-il, par inadvertance, inattention de l'auteur (et de l'éditeur comptant sans doute sur celle du lecteur), puisque nous verrons par la suite (et nous le savons dès cette page 70) que le lien entre Van et Francesca va tout de même au-delà d'une simple relation client-commerçant.

Loi narrative de la cohérence : un texte ne doit pas présenter de contradictions d'un passage à l'autre (sauf parti pris esthétique sophistiqué, ce qui n'est pas le cas ici).

« Déjà dit ? Peut-être. Ivan chercherait plus tard dans ses souvenirs. » (p. 282). L'auteur donne là dans la désinvolture. Comprendre : Oui, c'est déjà écrit quelque part dans le livre, l'auteur chercherait plus tard (mais n'en a pas eu le temps).

Recommandation : prendre le temps de finaliser un livre, notamment d'éviter les redites (sauf parti pris esthétique sophistiqué, mais ce n'est pas le cas ici).

Des phrases telles que celles qui suivent révèlent le calibre moyen du texte, sa finesse d'observation :
« Un soir où ils avaient parlé de choses et d'autres, fatigué, Van avait lâché : Quand viens-tu ? » (p. 182). Ou :
« Ils discutaient roman, littérature, poésie. » (p. 183). Ou : « Le printemps virait à l'été » (p. 184). Ou :
« L'appartement de la rue de Condé avait grande allure, avec sa hauteur sous plafond de quatre mètres, ses tapisseries, ses beaux meubles » (p. 187). Ou : « [...] jeunes gens qui installèrent des tables et les chargèrent de mets de toutes les couleurs en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire [...] » (p. 230).

Recommandation : éviter les formules imprécises et pauvres, fruits d'un piètre sens de l'observation.

Pour donner la couleur locale, rien de tel que de bons clichés :

Armel Le Gall vient d'arriver à Rennes, dans un café de la gare :

« Il commanda un litre de bon cidre et deux bols à une rousse entre deux âges [...] » (p. 41).

Plus tard, quand Le Gall (vivant en Bretagne) se rendra à Paris, c'est évidemment dans une crêperie qu'il déjeunera avec Ivan.

Recommandation : les clichés ayant déjà été servis à l'envi dans bien des écrits et n'apportant plus rien, il est conseillé de s'en affranchir. D'autant qu'on peut en faire les frais :

« Je croyais que les filles Tziganes étaient sages, dit Van [...], mariées tôt, fidèles. » (p. 371).

Que dire des dialogues, qui ne verse encore à la pitié que m'inspire ce texte ? Allez, tant pis :

« - Ivan, demanda Francesca, ça vous dirait de faire la connaissance de mon époux ? » (p. 185).

De la grotesque effusion cathartique de la page 319 ?

Que dire de ces phrases opportunistes, mal emboîtées et qui sonnent si creux ?

« Ce goût pour les vieux vêtements peut paraître asocial, peut-être même subversif [...] Subversif, ce comportement, oui et non, se disait Heffner, il le confia par la suite. Plutôt maternel, possessif, pensait-il [...] » (p. 120)

Continuons, égrenons quelques perles du chapelet de pensées cosséiennes :

« Il ne faudrait jamais épouser un étranger » (p. 195).

« Il est pétri de la méchanceté française, la plus cruelle de toutes, après la méchanceté anglaise – loin derrière, il est vrai. » (p. 197)

« La femme riche, en France, est considérée comme inculte et tarte. J'en sais quelque chose. Si au moins j'étais de gauche, ce serait différent. Notoirement de gauche. » (p. 200)

Voyez la qualité du micro-suspens, l'impayable drôlerie du gag, page 157 (c'est du Tati dans le texte). Ivan et Francesca s'entretiennent avec Scaf, un membre électeur du comité, venu à vélo leur remettre sa liste :

« Ils le quittèrent gagnés par sa vitalité, pleins d'espoir. Francesca ne comprit pas ce qui à ce moment-là prit subitement Ivan, de faire demi-tour et de courir après Scaf, remonté sur sa bicyclette. Elle le vit revenir en brandissant à bout de bras un sac de plastique jaune et rouge où se lisait de loin "Nicolas". La liste, expliqua-t-il. Il avait oublié de nous la laisser. »

Voyez la pitoyable disgrâce, la balourdise involontaire du dialogue, censé signaler le fond d'amour entre Anis et Ivan, page 207.

Voyez les prouesses de style : C'est Francesca qui parle :

« - Je vais essayer de vous expliquer.

Elle avait les sourcils froncés. » (p. 271).

Ou le style échevelé et l'art de la métaphore :

« L'hiver avait pris fin d'un coup, l'interminable automne-hiver parisien, bousculé par une belle saison vraiment belle, comme au théâtre un acte succède à un autre. » (p. 316)

Voyez la phrase maladroite :

« Il a poussé la porte et il est venu droit sur moi. J'ai dû le regarder froidement et l'empêcher de parler d'un caricatural Monsieur ? pour qu'il retombe sur terre. » (p. 273)

ou encore, cette curieuse chronologie :

« Quand elle quitta Paris, Francesca ne s'y trouvait plus depuis dix jours. » (p. 339, première phrase du chapitre)

Sans doute, quelques règles de syntaxe, aussi, à revoir :

« Parmi ceux qui faisaient des suggestions, il y en avait de particuliers, qu'on reconnaissait vite aussi, bien que jamais ils ne donnent leur nom. » (p. 239). Notamment, un imparfait du subjonctif ne serait pas de luxe !

Quand l'érotisme, enfin, se débride, ça donne ceci :

« [Anis] choisissant pour jouer avec lui la chambre de Van » (p. 349). Une sorte de sexualité infantile induite par le passé meurtri d'Anis ? (cf. p. 319).

Page 457, on lit : « Evidemment, il est devenu impossible d'ajouter des titres à notre fonds, **sauf à** en retirer le même nombre. ». Apparemment, il est devenu impossible d'éviter ce contresens courant : l'expression « sauf à » équivaut à « quitte à », et non pas à « sauf si ». Son emploi est donc erroné ici.

Allez, une note joyeuse pour conclure, due à l'humour involontaire de l'auteur : page 352, le policier, Heffner dit « Commençons par le commencement ! ». Or, c'est depuis la page 75 qu'il écoute bien sagement l'histoire ! Notons encore l'in vraisemblance du scénario : ce ne sont pas les victimes d'agressions, mais les responsables de la librairie qui viennent déposer auprès de la police.

J'arrête là, tout y passerait ou presque. Si vous lisez ce livre, essayez de souligner sans rire les quelques métaphores.

En synthèse, cette procession de phrases fonctionnelles sans la moindre charge poétique relève d'un bricolage d'amateur au service d'une thèse un tantinet simplette : à la quasi-fin de cet ouvrage, on lit d'infantiles hypothèses de complot ourdis par différents acteurs (auteurs à succès, éditeurs de mauvais livres, etc.), contre cette librairie idéale ! Et la boucle est bouclée. La médiocrité de cet ouvrage discrédite son message : elle neutralise sa dénonciation des mauvais livres.

Et si le complot était là ? Tout simplement : *Au Bon Roman* lui-même, livre-scorpion dont la thèse se retourne contre lui-même, et s'annule en l'annulant ?

On pousse souvent les portes, chez Laurence Cossé. Et les gens y sont souvent « roses et blonds »... Elle appartient à toute une lignée Gallimard, une gamme de produits très calibrés, écrits à la va-vite et qu'on croirait répondre à une étude de marché : des petits livres plats, des textes sans « écriture », sans « ton », sans talent ni originalité, qui se voudraient juste un peu au-dessus du bla-bla quotidien de la vie, portés par nulle inspiration, dénués de musique, sans un mot plus haut que l'autre, d'une écriture à la petite semaine (dont je me demande si elle vaut celle de l'écrivain du dimanche). Dans cette même veine d'auteurs anodins, se grattant la tête pour trouver quelque chose à dire et n'en ramenant que des.. clichés, je vois des gens comme Régis Jauffret ⁽²⁾ ou Muriel Barbery ⁽³⁾. D'autres encore, sans doute, mais, sauf erreur, j'évite les livres de cette eau-là.

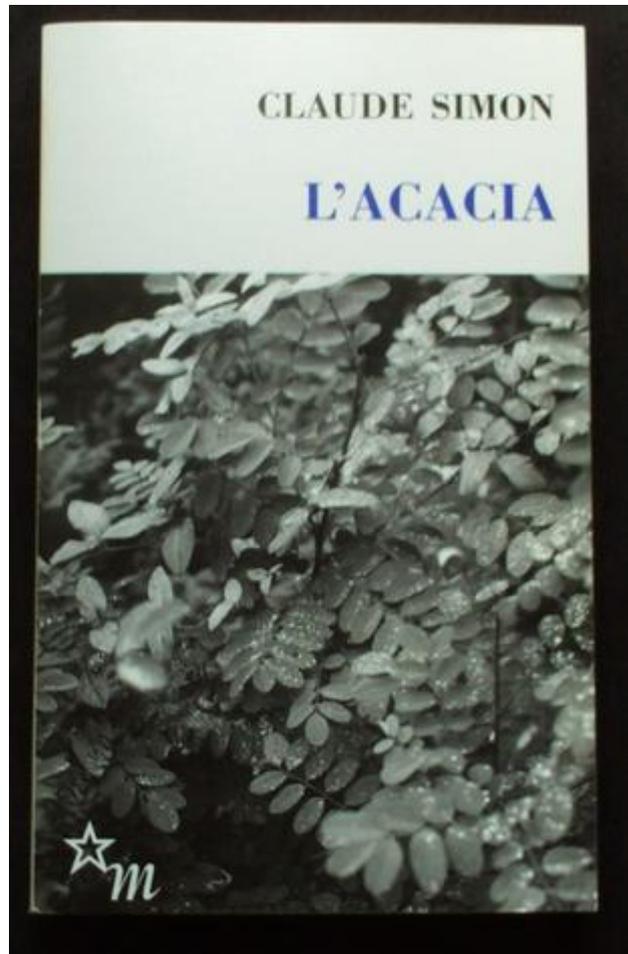
Je parlais de lois plus haut. Il reste toujours une part subjective dans l'appréciation d'un roman, mais la subjectivité, l'affinité personnelle ne sont que les dernières instances de la critique qui ne saurait négliger les solides soubassements de ces lois fondamentales. La première d'entre elles pourrait ainsi s'édicter : bâcler un livre, quelle que soit son esthétique, c'est se fiche de son lecteur.

La littérature est l'un des seuls espaces d'expression culturelle où la richesse n'est pas plus chère que la misère. Pourquoi, donc, cette désolante impression de misère à la lecture de ces livres ? Cette impression récurrente de lire de l'inutile, de l'inconsistant ?

Aux lecteurs exigeants, je suggère prudence : conservez précieusement vos exemplaires d'œuvres littéraires dignes de ce nom (bannissez le support numérique, trop éphémère).

D'ici peu, pour faire valoir leurs nouveautés, les éditeurs n'auront d'autre ressource que l'autodafé de la partie prestigieuse de leurs fonds : ils consentiront à ce sacrifice pour, à moyen terme, éradiquer des mémoires celle des grands textes, dont ne pourra que prendre ombrage l'universelle médiocre production d'alors.

Dominique Drouin
<http://scriptogram.free.fr>



⁽¹⁾ Page 201 : « Dix jours pendant lesquels [...] il avait imaginé la jeune fille à Grenoble, dans sa soupenne, en chemin pour la fac, dans un de ces bistrotts qui servaient d'inoubliables grogs. Je le sais parce qu'il me l'a dit. » Voilà ce « Je » qui apparaît (Ô combien finement, n'est-ce-pas !) et dont on saura que c'est... la jeune fille en question.

⁽²⁾ Ah, son « Lacrimosa » ! Cette infime chiure d'encre de Jauffret coquetant devant un miroir tenu par une morte !

⁽³⁾ Dans « L'élégance du hérisson », d'après le texte (Folio, page 73) et selon vous, à quelle famille appartient le chien Neptune ? Les Saint-Nice ou les Badoise ?